

CÉRÉMONIES COMMÉMORATIVES

DE LA

Mort de la Mère de Norodom, à Phnom-Phen,

Par M. FAURE

ATTACHÉ A LA RÉSIDENCE DE PHNOM-PHEN

Procession du corps de la reine-mère.

Du palais où, depuis trois ans déjà, les restes mortels de la reine-mère reposaient dans une urne, au milieu d'une chapelle ardente, lieu de recueillement et de prières pour les bonzes, l'urne d'or sort processionnellement, sur l'ordre du roi, pour se rendre au men, à la pyramide funéraire fastueuse, où elle doit rester exposée huit jours avant la crémation, en faisant le tour de la ville, jusqu'au seuil du quartier européen. Une grande foule se presse sur le passage, dans les rues et sur les quais, que chauffe un ardent soleil de mai. La fanfare des Tagals ouvre la marche : c'est comme une sorte de hors-d'œuvre ; ils marchent sans chef, à la débandade, et soufflent, avec conscience, par intervalles, dans leurs instruments de cuivre, faisant retentir, les échos étonnés, de leurs joyeux allégros. Leur uniforme, semblable à celui des collégiens de France, ferait tache dans le cortège s'ils n'étaient pas en quelque sorte en dehors. Derrière cette quinzaine d'instruments de cuivre ambulants, dans l'éclat duquel le soleil étincelant du Cambodge a depuis longtemps perdu l'habitude de se mirer, se déroule la procession. Le cadre est celui des grandes cérémonies ; il se déplace selon l'allure du cortège ; formé d'un long câble dont les deux extrémités partent paral-

lèvement de la tête pour se rejoindre à la queue extrême. Deux files d'hommes, à la veste et à la culotte d'un rouge vif, rendent le cadre mobile sensible aux regards de la foule. D'une main ils portent, au bout d'une perche, des oriflammes de toute couleur, souvent sales, que surmonte une pique; plus loin, la pique menaçante se transforme en un minuscule éventail replié et l'oriflamme en un nœud de toile blanche ou jaune; plus loin encore, les perches s'épanouissent en un grand trèfle, ou en un cercle doré, dans lequel est pliée une pièce de toile blanche ou jaune. Des mandarins, revêtus d'une sorte de surplis, en tulle uni ou à dessins de fleurs, bordé d'un large ruban doré, règlent l'allure du cortège. Et ce sont des cris, des appels qui se transmettent et se croisent. Le cortège lui-même est formé de groupes divers de musiciens cambodgiens ou malais, avec des instruments primitifs qui, s'ils varient de forme, ne changent guère de son. Les tams-tams sourds, heurtés de la main, les gongs que le tampon fait résonner, le bruit des raquettes de bois, la musette nasillarde sont les éléments invariables de ces groupes qui s'espacent, laissant, dans l'intervalle, place pour des autels portatifs plus ou moins dorés, plus ou moins agrémentés de fleurs artificielles. Puis, viennent des quadrupèdes en carton-pâte, difformes, grands : ils ne sont pas hideux, trapus, légendaires. Ils s'avancent péniblement sur leur patin à roulettes, trainés et poussés par deux hommes rouges, sous la surveillance de ces sortes de maîtres des cérémonies au surplis de tulle blanc et à la toque blanche et plate qui monte en une espèce de queue droite et pointue. Sur un riche baldaquin, porté à dos de coolie, assis majestueusement à la manière indigène, la tête et la figure rasée, voici le pape des bonzes vêtu de jaune; un parasol de couleur large l'abrite contre les ardeurs du soleil. D'une main, il soutient devant lui un éventail, en sorte de trèfle doré. Il lit des caractères khmers gravés sur des feuilles de palmier desséchées et préparées qui reposent sur une petite coupe de bronze, au-dessus d'un paquet blanc, d'où s'échappe un ruban de toile blanche rayée d'or par intervalles, le ruban monte par-dessus les

deux ou trois litières de princes qui suivent, ombragés, eux aussi, sous des parasols et entourés de clients, jusqu'au couvercle de l'urne sacrée. C'est sur un char tout doré qu'elle s'avance tremblante entre les bras des deux mandarins qui la soutiennent. Coiffée d'un chapeau allongé et pointu, elle est toute étincelante d'or rougeâtre ouvragé, élégante et svelte. Quatre chevaux traînent le char, aidés de nombreux Cambodgiens, qui tirent, des deux côtés sur des câbles tout blancs. C'est cette partie du cortège qui règle l'allure, et c'est d'elle surtout que l'on s'occupe, car il importe de maintenir les distances entre le char et le palanquin du pape des bonzes pour que le ruban blanc, lamé d'argent, unisse constamment l'urne aux textes sacrés. Derrière le char, le spectacle change : plus de musiciens. Encadrant quelques palanquins plus ou moins riches où sont assises des princesses par ordre de préséance, s'avancent de longues théories de femmes, jeunes et vieilles, uniformément vêtues de blanc et la tête complètement rasée. Cette partie de la procession se prolonge beaucoup jusqu'à ce que, maintenus toujours par des hommes rouges, les deux câbles latéraux se rejoignent. Derrière, au milieu de quelques cavaliers coiffés d'un képi, à vêtement bleu et à bas blancs, porteurs de fanions aux couleurs et aux armes royales, s'avance la calèche du roi, attelée de deux chevaux, dominée par le cocher et le valet de pied, chamarrés, en tenue de gala. La calèche, toutefois, est vide. Le roi est resté près du men, pour surveiller et diriger la mise en place de l'urne sur le monument funéraire. Une sorte de plan incliné, décoré sur le côté dans le goût des pirogues ou des embarcations royales, a été roulé auprès du monument : c'est par là que passeront les mandarins pour aller disposer l'urne sur son riche soubassement pour une exposition de huit jours... De gros nuages noirs menaçaient ; une grosse averse s'abat sur la ville : à toute cette foule, le ciel répand généreusement ses larmes ; il est le seul à pleurer et il pleure pour tout le monde.

Le men.

Du centre d'un large espace carré, emmuré d'une palissade qui s'ouvre sur les quatre faces par quatre portes hautes et allongées, gardées sur les côtés par deux yacks en carton-pâte, de taille plus qu'humaine, aux jambes arquées, à la figure grimaçante, tenant de leurs deux mains réunies un long bâton, s'élève, entouré d'une sorte de parvis fait de rotins tressés, le *men* étincelant d'or, d'argent et de lumières, sous un dais, en forme de croix grecque, qui s'élève, revêtu de tapisserie rouge sombre, semée d'étoiles dorées, portant haut dans le ciel sa couronne dorée et effilée. C'est un emboîtement de chapeaux, dorés et pointus, posés au centre comme pour couvrir et cacher la naissance de ces toits superposés, aux arêtes vives, crochues et dorées. L'intérieur est tapissé de blanc, étoilé d'or. Des nattes couvrent le sol. Aux murs sont fixées des appliques, que renforcent des lampes à suspension, au bout d'un long câble. Le centre de la croix est occupé par un large soubassement carré, de 0,50 centimètres environ, auquel accède, sur les quatre faces, un petit escalier à double rampe, de quelques marches. Sur ce soubassement, sept assises carrées se superposent et s'étagent en se rétrécissant, étincelantes du revêtement d'or rouge et d'argent mariés ensemble et minutieusement travaillés, des glaces posées çà et là, qu'avivent les lampes semées à profusion sur les divers étages. Sur la septième assise, l'urne d'or, élégante dans sa forme allongée et effilée, somptueuse par son or ouvragé, renferme les ossements de la reine-mère, débarrassés des dernières adhérences charnelles par un lavage préalable dans les eaux du Mékong, et, rassemblés avec des fils de coton blanc. Des bandes d'étoffe blanche, lamées d'argent, s'échappent de l'urne et descendent sur les quatre côtés jusqu'à un petit vase de cuivre, où sont pliés des manuscrits. Quatre belles colonnes massives tapissées montant jusqu'au sommet, encadrant le monument supportant, à la hauteur du monument, un rectangle doré garni de

lampions, fixant chacun autour d'eux un des quatre grands rideaux blancs qui descendent du sommet et s'échancrent. La foule des indigènes n'est pas admise auprès du *men* que gardent des miliciens et des tagals. Les angles extérieurs du monument ont été arrondis par des expositions variées qui reproduisent, soit des scènes de la légende, soit des scènes de la vie cambodgienne à la ville et aux champs. Ici, ce sont des princesses de grandeur naturelle, enfarinées, au visage énigmatique, coiffées du clocheton doré des danseuses siamoises, figées dans une attitude hiératique. Autour d'un rocher à deux entrées, comme ces jouets d'enfant, un yack grimaçant enlève une princesse. Là, c'est dans un décor de rocs escarpés et fauves, un étang rempli d'eau où sont, au mouillage, des réductions de chaloupes ou de jonques. Un petit crocodile attaché est le seul animal vivant de cet étang, où flottent aussi des pyrogues de course, garnies de leurs rameurs. Plus loin, c'est une rizière naturelle avec ses semis ; auprès de la maison rustique, perchée sur ses échasses et voisine de l'autre, qui flotte sur un radeau à l'ancre, des bœufs, des buffles et des Cambodgiens.

Les scènes de la vie urbaine sont plus animées ; le cadre est formé par un coin de la muraille du palais. Une fanfare joue, des soldats saluent militairement et des Européens remuent la tête. Puis, dans un étang, un cambodgien, sur un radeau, va percer, d'une lance, un crocodile qui émerge et plonge pour éviter le coup. A côté, un cambodgien, debout, les jambes dans l'étang, puise de l'eau et se douche. Dans une maison, une princesse, assise, remue la tête. Tous ces petits personnages remuent successivement avec des gestes saccadés d'épileptiques ; la force invisible qui les anime va de gauche à droite et revient de droite à gauche. Là, c'est une salle de danseuses et de chanteuses siamoises ; plus loin, une audience de mandarin à quelques clients, prosternés dans l'attitude respectueuse. Toutes ces scènes évoquent la vie courante des Cambodgiens, reproductions en miniature groupées là, comme ces joujous variés qui s'entassent dans les vitrines de nos bazars aux approches du jour

de l'an. La foule des indigènes s'arrête devant ces expositions en de longues contemplations, intéressée et ravie. Tout autour du monument, sur ce plancher en lattes tressées, les indigènes circulent ou s'assoient par petits groupes. Les quatre angles intérieurs du mur d'enceinte sont barrés par une sorte de portique à cinq ouvertures, aux armes royales, dont de nombreux lampions avivent les dorures. Et de toute cette foule qui entre et sort, circule et s'arrête, le recueillement est absent ; le deuil est extérieur, officiel. Les femmes ont la tête rasée et sont vêtues de blanc.

D'ailleurs, il semble qu'ici ce soit par l'intensité de vie qu'on honore la mort. La porte principale de l'enceinte, opposée à celle qui est réservée aux femmes du roi, s'ouvre sur un couloir de marchands forains chinois et annamites. Des marchands de bétel, d'arec et de cigarettes ; surtout des débitants de boissons : des verres s'alignent sollicitant les promeneurs ; ils sont pleins de liquide rouge ou vert où trempent des graines rafraîchissantes, ou d'eau que le marchand corsera d'une petite mesure d'alcool de riz ; sur un entonnoir fond lentement un bloc de glace sur lequel passera et repassera plusieurs fois la boisson demandée par le client. Chaque marchand a sa lampe. A droite et à gauche, des spectacles variés se partagent la foule : le théâtre annamite et le théâtre chinois, formés d'une scène élevée de deux ou trois mètres au-dessus du sol, éclairée par quelques lampes et envahie par le public qui gêne les évolutions des acteurs, aux vêtements fanés et sales, au visage terriblement peinturluré. Là ce sont, sur un grand carré de toile blanche, éclairée par un brasier intérieur, des ombres chinoises articulées. Plus loin, un petit théâtre de marionnettes chinoises. Là, des silhouettes de carton noir que deux indigènes font, au moyen de deux bambous, danser cérémonieusement sur un transparent éclairé. Plus loin, d'autres marchands forains, et surtout de nombreux jeux de baquan. Sur toute cette foule plane le vacarme assourdissant et monotone des gongs heurtés, des claquettes de bois. Sous une sorte de halle, des danseuses

miment quelque scène du Ramayana. Tout autour, d'ici, de là, des mâts enguirlandés, sur la longueur desquels s'étagent, en s'amincissant, des couronnes renversées, à trèfles en carton argenté.

Le jour, tandis que du haut d'un petit belvédère, des mandarins font pleuvoir des pièces d'argent sur la foule et sur des parapluies qui se courbent spirituellement au lieu de se renfler, le roi s'intéresse, sous un pavillon spécial, entouré de princes et de mandarins, à un spectacle d'un genre nouveau. Au milieu d'un cercle, maintenu rigoureusement par des gardiens armés d'un rotin qui s'abat sur les têtes, alors que des poussées en avant se produisent, deux camps de lutteurs ornés d'une mince couronne rouge ou bleue sont en présence. Présentés respectueusement par deux mandarins, revêtus d'un surplis en tulle blanc, frangé d'un ruban doré, les boxeurs font, tournés vers la tribune, le grand salut au roi, agenouillés, se prosternant, par trois fois, les mains jointes sur la poitrine, puis au-dessus de la tête. Le roi tient une jumelle de théâtre, pour suivre de plus près les péripéties de la lutte, pour mieux voir les coups portés. Les deux lutteurs se mettent en garde et s'avancent avec circonspection, voire même avec des contorsions et des facéties un peu enfantines. Comme ces adversaires n'ont aucune raison de se haïr, le premier coup est lent, et quelquefois, les mandarins, prévenant l'impatience du roi, se lèvent pour les pousser en avant. Le premier coup porté, les autres se précipitent, et les boxeurs se serrent de près, visant le visage avec le poing ou avec le pied. L'adversaire, à bout de forces ou étourdi, tombe à terre, les mains jointes au-dessus de la nuque, et l'acharnement du vainqueur cesse. Le sang coule, le visage est contusionné, la sueur ruisselle sur ces bustes nus. Les deux mandarins et leurs adversaires refont, agenouillés, le grand salut au roi, et les combattants vont se faire réparer, dans leur groupe, auprès d'un seau d'eau. Deux nouveaux lutteurs s'avancent, avec le même cérémonial. Le coup de pied initial est souvent décisif : un des lutteurs a été, du premier coup, étendu sur le sable, étourdi,

convulsé et mis hors de combat. Les adversaires ont, après quelque repos, de fréquentes reprises qu'explique, si elle ne les justifie pas, la rancune du premier engagement. Le roi paie misérablement ces boxeurs; une gratification de quelques piastres récompense le vainqueur et honore le vaincu. Ce jeu, féroce et sauvage, se poursuit jusqu'à ce que le roi exprime sa lassitude et donne le signal du départ. Il descend alors de l'estrade et monte sur son palanquin richement orné, le regard vif, dominant la foule, qui s'écarte, en courant, devant les licteurs portant, sur leurs deux mains, comme une offrande, un faisceau de rotins et précédant la double haie des gardes du corps au sabre recourbé, enfermé dans le fourreau. L'escorte royale disparaît, dans une porte du palais, tandis que les Cambodgiens s'agenouillent respectueusement, les mains jointes, devant le maître des existences.

La Crémation.

Les huit jours que devait durer l'exposition du corps de la reine-mère sont expirés : la cérémonie officielle de la crémation est annoncée pour six heures. Une multitude d'indigènes se presse autour du monument, mais, à l'exception de princes et de hauts dignitaires, les Européens peuvent seuls pénétrer dans le monument et s'approcher du *men*. Un côté, toutefois, est réservé aux femmes du roi, que séparent, des profanes, deux rideaux, gardés chacun par un cambodgien. Les apprêts se font lentement : les assises de la pyramide, plaquées d'or et d'argent, sont successivement enlevées. Il ne reste que le soubassement, sur lequel on dispose un bûcher portatif, dont le cadre est formé de quatre triangles dorés, et qui se couronne d'un petit dais, en demi-tiges de bananiers frangées, sur les quatre motifs architecturaux sculptés sur des tiges de bananiers et diversement coloriés. Les petites bûchettes, aux extrémités dorées, forment le bûcher proprement dit. Au milieu d'une nombreuse escorte de mandarins, sous un parasol jaune, arrive l'urne en

bois de santal ouvragé qu'entoure, à demi, un voile blanc. Deux cambodgiens précèdent, soufflant, dans deux grosses coquilles marines, le même son lugubre et sourd. L'urne est disposée, avec toute sorte de précautions, sur le bûcher, que l'on enclôt, aussitôt, en déployant, sur les quatre faces du soubassement, un riche paravent, dont les panneaux représentent, dans un cadre doré, une danseuse de la légende, peinte en songe.... Tout est prêt : on n'attend plus que le roi, il arrive par la façade centrale. Deux haies de gardes se déploient; le palanquin est porté tout auprès du monument, escorté de deux parasols rouge et vert. Le roi est vêtu de blanc, à la manière cambodgienne. Il se lève péniblement, tout seul, à l'aide de deux béquilles qu'on lui tend. Son visage reflète la souffrance physique, les tortures de la goutte qui l'astreignent au repos. Il a ainsi quatre petites marches d'un escabeau à gravir pour se trouver sur le soubassement. Un mandarin lui présente une torche de résine qu'on lui allume, et le roi s'abaisse un peu pour mettre le feu au bûcher. La flamme pétille, la fumée s'élève, et le roi se retire après avoir jeté, sur le bûcher, des branches et des fleurs en bois de santal. Les hauts fonctionnaires et les hauts mandarins imitent cet exemple, tandis qu'aux quatre coins, quatre Cambodgiens puisent, avec des seringues, l'eau dans des jarres et la répandent sur le bûcher, pour apaiser et ralentir la combustion. Le pape des bonzes vient, lui aussi, vêtu de jaune, une écharpe rouge jetée sur l'épaule et suivi de quatre bonzes, pour jeter sur le bûcher ses fleurs de santal et ses paquets de baguettes odoriférantes. Le canon tonne, aidé de la voix puissante du tonnerre. Sous l'action d'un vent frais et violent, la fumée tourbillonne et la flamme gagne; une odeur de santal se répand tout autour. Et alors s'élève une mélodie triste et gutturale que chantent les femmes et que rythme le tambourin, sourd et lugubre, accompagné des lamelles de bois heurtées et des sons plaintifs et perçants d'une musette. La pluie tombe abondante dans des lueurs d'éclairs et le fracas du tonnerre; la nature s'est donc chargée de fournir le cadre qui convenait à une cérémonie funèbre. Mais la

fâcheuse musique des Tagals est là, pour briser le charme de ces chants rudes et orientaux : sans comprendre le contre-sens qu'elle fait, elle joue les morceaux les plus gais, les marches les plus sautillantes, et les airs de *Manzelle Nitouche* étouffent brutalement la mélodie orientale. Le vent, poussé par la pluie diluvienne, fait trembler la flamme dans les lampes et secoue les flocons de fumée qui montent encore du bûcher. A côté du soubassement, un vieux bonze assis, impassible, lit, à la lueur des bougies, des caractères cambodgiens, tracés sur des feuilles de palmier desséchées et réunies ensemble par une ficelle. Quelques cambodgiens écoutent, agenouillés, devant lui, et les mains jointes; d'autres, debout derrière lui, suivent sa lecture. Quand la flamme aura fait son œuvre, des gardiens veilleront sur le bûcher; jusqu'à ce que le matin, entouré des princes et des princesses, le roi procède, selon les rites, à la distribution des cendres de la reine-mère entre les divers membres de la famille royale. Puis, au sommet du *mén*, rétabli, une petite urne en or ouvragé remplacera la grande et restera exposée trois jours, avant d'aller rejoindre, à Oudong, la galerie des urnes royales et sacrées.
